

La Vierge et Emmanuel¹

Fr. M.-J. Lagrange des Frères Prêcheurs

In *Revue biblique* (1892) vol. 1, pp. 481-497.

I.- Exposition

Jamais on ne s'élève plus facilement vers le Dieu créateur que par le spectacle de l'ordre et de la beauté dans la nature. C'est la grande preuve de son existence que le livre de la Sagesse et saint Paul reprochent aux hommes de n'avoir pas compris. Mais aussi rien de plus aride ni de plus ardu que la défense de cet argument contre les sophismes des faux sages. Ainsi, quand le plan de l'Incarnation se développe pour la première fois avec ampleur dans le livre de l'Emmanuel, quand le Sauveur apparaît comme une fleur à peine éclos sur la tige de Jessé, comme le roi, fils de David, comme le saint défenseur des pauvres, comme l'Homme-Dieu, l'horizon de l'avenir s'éclaire des clartés du matin. Pourquoi faut-il qu'on ne puisse goûter en paix de telles pages ? Ne peut-on en comprendre le sens sans s'informer d'étymologies que les Hébreux ne soupçonnaient pas, sans se préoccuper d'idées préconçues ?

Ou plutôt, car il ne faut jamais mettre la science à la porte, ne peut-on pas, en s'appuyant sur ses conquêtes, sans les étaler, se livrer au charme de cette poésie, savourer même en secret la douceur des impressions divines ? Je me suis fatigué comme tant d'autres à l'examen des détails, à la contradiction tumultueuse des opinions, et j'ai pensé qu'on lirait avec indulgence des conclusions résultant simplement du texte sacré, rédigées de manière à ne pas troubler par le bruit de la discussion l'effet qu'il produit dans l'âme.

Il est cependant nécessaire, pour subir le charme du prophète, de se faire, s'il est possible, un état d'esprit semblable au sien.

¹ Le livre d'Emmanuel comprend, selon tous les auteurs, les chapitres VII-XII (inclus) d'Isaïe. Pour les raisons que nous donnerons tout à l'heure, il nous paraît indispensable d'y comprendre le chapitre V^e. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? Parce que la date de la mort d'Ozias paraissait très éloignée du règne d'Achaz, mais le règne de Jotham peut et doit être considéré comme un co-règne.

Aux rationalistes qui cherchent au moins la vérité historique, je dirai qu'il est bien étrange qu'ils veuillent interpréter Isaïe avec leurs idées, et lui imposer la négation du surnaturel. Que le surnaturel existe ou non dans les faits, il était certainement dans la pensée du prophète ; c'était le souffle inspirateur qui le poussait à parler. Isaïe est si évidemment décidé à faire intervenir le miracle qu'il s'offre à faire celui qu'on demandera.

Étrange imprudence, dites-vous ? Confiance héroïque ! mais qui montre bien en tous cas que lui prêter des banalités, c'est ne rien comprendre à son génie. Traitez mon prophète de rêveur, si vous voulez, – je dirai qu'en effet son idéal était un rêve selon l'homme, et qu'il a fallu la miséricorde de Dieu pour le réaliser, – mais ne lui faites rien dire de vulgaire.

L'exégèse de M. Renan est dans ce cas, c'est pauvre et c'est plat. Il osa donner à cet égard un signe bizarre à Achaz :

« Voici une femme enceinte. Dans quelques mois, elle aura un fils, Emmanuel. Avant qu'il ait atteint l'âge de raison, la Syrie et Ephraïm seront écrasés. »²

Vous qui comprenez si bien la beauté grecque, et qui pour la mieux contempler avez fait revivre Minerve dans votre « prière à l'Acropole », ne nous empêchez pas de goûter la beauté hébraïque. La beauté grecque vous a séduit par son calme tranquille, par ses proportions solides, par le rayonnement de sa santé, de sa modération et de sa force.

La beauté hébraïque, vous l'avez aussi compris, est plus morale. Isaïe souffre de la souffrance des faibles et des petits, il ne souffre pas moins de voir Dieu méconnu et outragé. Son idéal, c'est le règne d'un Dieu juste ; son avenir, c'est le temps où la connaissance de Dieu se répandra sur le monde comme les eaux couvrent le fond de la mer ; son espérance, c'est le salut opéré par l'Emmanuel ; ce qui le rend intrépide et inébranlable, c'est sa foi : si vous ne croyez pas, vous ne tiendrez pas. Voilà l'homme que nous allons lire.

Cependant cet homme, si grand qu'il fût, n'en savait pas autant que nous sur le mystère de l'Incarnation. Si les rationalistes ont tort de le mettre à leur niveau, les catholiques ne doivent pas lui supposer les lumières plus abondantes qu'ils ont reçues de Jésus-Christ.

² *Histoire du peuple d'Israël*, t. 2, p. 510.

La prophétie n'est pas l'histoire. Saint Jérôme a nommé Isaïe, « le prophète évangéliste ». Et en effet, il a annoncé la bonne nouvelle mieux que personne ; il ne l'a pas racontée.

Le fait annoncé par la prophétie réalisée en donne l'intelligence complète, mais ne fait pas partie de la prophétie avec toutes ses circonstances historiques. La prophétie est un signe donné par Dieu comme gage de sa toute-puissance et de sa science parfaite. Le signe est suffisant si au moment de l'accomplissement on s'écrie : Le doigt de Dieu est là !

II.- La prophétie

Dans le cours des règnes assez florissants d'Ozias et de Jotham, Isaïe avait déjà probablement inauguré son ministère prophétique ; il avait flétri l'hypocrisie dans le culte, l'injustice dans les relations sociales ; avec une rare énergie il avait imprimé un stigmate d'infamie sur le luxe extravagant des femmes de Jérusalem. D'après la chronologie assyrienne, il faut supposer que Jotham ne fut que peu de temps seul sur le trône après la mort de son père.

Avec Achaz des jours plus durs allaient venir pour les serviteurs fidèles de l'ancienne religion. Dieu jugea à propos de fortifier Isaïe, et de l'investir de sa mission de prophète du salut à venir. Cette vision marque son âme d'un caractère nouveau ; elle inaugure la voie du prophète, elle domine toutes les pages de son livre comme un pylône colossal dressé à l'entrée d'un temple. « L'année de la mort du roi Ozias, je vis Adonaï assis sur un trône élevé et sublime, et ses draperies remplissaient le temple. Des Séraphins se tenaient au dessus de lui ; chacun d'eux avait six ailes, deux dont ils couvraient leur face, deux dont ils couvraient leurs pieds, et deux dont ils volaient. Ils criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint est Jahvé des armées, sa gloire remplit la terre. »³

Le prophète tremble parce qu'il ne se sent pas assez pur pour voir Dieu, mais un Séraphin purifie ses lèvres avec un charbon pris à l'autel : il s'offre pour parler au nom de Dieu. Sa mission sera de prêcher sans succès, ses paroles ne serviront qu'à endurcir les cœurs, à aveugler les yeux, à rendre les oreilles sourdes.

« Jusqu'à quand ? » s'écria-t-il.

³ Is 6, 1, s.

Jusqu'à ce que les villes soient désolées et sans habitants, les villes sans hommes, le sol désolé et désert. Jahvé éloignera les hommes, les endroits abandonnés seront nombreux au milieu de la terre. Et s'il y reste un dixième, il sera balayé de nouveau. Comme le térébinthe et le chêne quand on les coupe, le tronc demeure : « le tronc d'Israël est un germe saint »⁴.

La vision avait disparu, mais l'âme du prophète était marquée d'une double empreinte ineffaçable, l'idée de la sainteté de Dieu, et l'idée du salut par le germe d'Israël.

Sans transition, le texte le place en face d'Achaz, et c'était bien pour cette lutte que Dieu l'avait préparé. Sa vocation est de parler au nom de Dieu sans atteindre d'autre résultat que l'endurcissement ; c'est précisément ce qui lui arriva sous Achaz. Le premier désastre annoncé est la guerre syro-éphraïmite suivie de l'invasion de Téghath-Phalasar ; un reste demeure, il sera mis à l'épreuve par Sennachérib ; il ne restera qu'un tronc avec son germe, c'est la racine de Jessé qui donnera sa tige et sa fleur. Enfin le dernier mot du livre d'Emmanuel, « il est grand, celui qui est au milieu de toi, le saint d'Israël », est comme un écho du chant des Séraphins.

Cette vision ouvre la partie principale de la carrière d'Isaïe, mais elle est tout d'abord l'introduction au livre d'Emmanuel dont elle esquisse les grandes lignes.

Dès la fin du règne de Jotham, une coalition s'était formée contre Juda. Rézin, roi de Damas, et Phacée, roi d'Israël, marchaient contre Jérusalem. Se sentant pressés par l'Assyrie, ces deux princes ne voulaient pas se trouver entre le marteau et l'enclume et cherchaient à se débarrasser de Juda, ou du moins de sa dynastie. Pour ceux qui concevaient le Messie comme un roi puissant, fils de David, les espérances messianiques étaient menacées. On eût dit d'un dessein spécial à cet égard dans les intentions de l'ennemi ; il voulait faire régner sur Juda, le fils de Tabeel, inconnu qu'aucun renseignement nouveau n'a fait sortir des ténèbres de l'histoire.

À cette nouvelle « le cœur du roi et celui de son peuple frémirent comme les arbres de la forêt frémirent au souffle du vent »⁵.

C'est à ce moment qu'Isaïe vient, de la part de Dieu, à la rencontre d'Achaz, « à l'extrémité du canal de la piscine supérieure, vers la montée du champ du foulon »⁶, c'est-à-dire, près de la fontaine de la Vierge actuelle, non loin de la cité de David.

⁴ Is 6, 2 à 7, 1.

⁵ Is 7, 2.

⁶ Is 7, 3.

Il avait avec lui son fils dont le nom de Schear-Jaschub, « le reste reviendra ou se convertira », symbolisait les malheurs futurs, et le retour ou la conversion. Être sur ses gardes, mais se tenir tranquille, tel était le mot d'ordre de Dieu qui recommandait ainsi de prendre les moyens humains de défense et d'avoir confiance en lui, car, ajouta le prophète avec une assonance intraduisible : « Si vous ne croyez pas, vous ne tiendrez pas »⁷. Quant à Ephraïm, encore soixante cinq ans, il sera brisé et ne sera plus un peuple.

Cette prophétie si précise a une étrange destinée : on la trouve trop claire, donc elle a été composée après l'événement ; on la trouve fautive, parce que la chute de Samarie (722) a eu lieu une douzaine d'années après la campagne de Phacée contre Achaz. Mais si elle est fautive, comment s'est-on donné la peine de la composer après l'événement, quand il était si facile de la faire vraie ? Et si elle est claire, pourquoi a-t-on tant de peine à l'expliquer ? Le prophète indiquait un terme, il laissait dans l'ombre la manière dont sa menace serait exécutée. Un peuple n'est pas nécessairement brisé au point de n'être plus un peuple par la prise de sa capitale. Les Assyriens avaient coutume de remplacer dans ce cas un prince par un autre, ils ne s'emparaient pas du gouvernement direct des populations soumises. Mais il arriva pour cette fois qu'ils dérogeaient à cette habitude. Osée n'eut pas de successeur ; une série de déportations des Israélites et d'importations d'étrangers acheva de détruire la nationalité d'Israël. Lorsque, soixante cinq ans après la prophétie, Assarhaddon usa encore une fois de ce procédé tyrannique, Israël cessa réellement d'être un peuple.

Tant d'assurance de la part d'un homme comme Isaïe aurait dû frapper le roi. Mais le prophète ne demandait pas à être cru sur parole. « Demande un signe à Jahvé ton Dieu : cherche-le dans les profondeurs de la terre ou dans la hauteur des cieux. – « Je ne le demanderai pas, dit Achaz, pour ne pas tenter Jahvé »⁸.

Le Sémite n'est pas toujours cette âme ardente qu'on imagine. Le scepticisme grec n'a rien de plus froidement railleur que cette répartie. Le prophète ne devait pas ignorer qu'Achaz avait déjà fait appel au roi d'Assyrie pour être délivré de ses implacables voisins. Il voulait le faire renoncer à cette politique dangereuse en elle-même et trop profane pour le peuple de Dieu ; il voulait lui inspirer la confiance, le jeter dans les bras de Dieu par la foi, forcer sa conviction par un miracle. Accepter le miracle, c'était rendre les armes dans le cas où il aurait lieu, et Achaz ne voulait pas

⁷ Is 7, 9.

⁸ Is 7, 11 s.

céder. Le prophète dut se rappeler alors que sa mission était de parler sans être entendu ; il reprit avec autorité, sachant que l'obstination des hommes n'empêcherait pas Dieu de faire son œuvre : « Écoutez donc, maison de David. Est-ce peu pour vous de lasser la patience des hommes ; faut-il encore que vous lassiez la patience de mon Dieu ? C'est pourquoi Adonaï vous donnera lui-même un signe. Voici que la Vierge conçoit et enfante un fils, et elle lui donnera le nom d'Emmanuel (Dieu avec nous). Il se nourrira de crème et de miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien, car avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, la terre dont tu redoutes les deux rois sera désolée »⁹. Jérusalem sera donc préservée pour cette fois, non pas grâce à l'intervention de Dieu, mais par le secours du roi d'Assur – et Isaïe découvre ici qu'il connaissait la trame politique –, secours qui pèsera si lourdement sur le pays, que sa désolation sera complète ; les vignes seront transformées en buissons d'épines, il faudra se contenter de vivre de laitage, tout sera transformé en vaine pâture. Telle est la première annonce d'Emmanuel. Qui ne croirait, en lisant seulement les premières lignes, qu'il est déjà conçu et qu'il va naître pour délivrer son peuple ? Son nom même n'est-il pas symbole de salut, et le prophète n'a-t-il pas annoncé ce salut pour le temps qu'un enfant né au moment où il parle mettrait à arriver à l'âge de raison ?

Mais les lignes qui suivent et déjà citées n'annoncent que des malheurs. Achaz sera délivré, mais par le roi d'Assur, et le remède sera pire que le mal. Dieu ne fera rien pour son peuple, et c'est justice ; car on a refusé son secours et le signe qu'il en voulait donner. Cette simple réflexion suffit à montrer que le rôle de son Emmanuel, par rapport au temps présent, est beaucoup plus idéal que réel. C'est une figure entrevue qui console les fidèles, qui ne sauve pas les incrédules.

La pensée du prophète nous apparaît dès lors comme très mystérieuse et comme voilée, et nous avons un pressentiment que l'explication la plus simple ne pénétrera pas dans la profondeur de sa pensée.

Il parle d'une vierge, d'une jeune fille si l'on veut, dont nul n'a le droit de suspecter l'innocence¹⁰. Il s'agit d'un signe choisi par Dieu même,

⁹ Is 7, 13, 17. Un grand nombre d'interprètes traduisent aujourd'hui comme autrefois : « Il se nourrira de miel et de crème afin qu'il sache... » pensant qu'il est fait allusion à la désolation prochaine du pays ; mais la phrase qui suit : « car avant que » indique que le lamed désigne ici un terme. L'expression de « on vivra de crème et de miel » qui vient à la fin du chapitre, n'est pas concluante ! C'est en effet une calamité que la nourriture des hommes faits redevienne semblable à celle des enfants.

¹⁰ On a suffisamment prouvé que d'après l'usage hébreu צלכרה signifie une vierge, au moins *de jure*, qui ne peut cesser de l'être sans perdre ce nom, à moins que ce ne soit par une faute inconnue au public et qui par conséquent ne peut influencer sur sa dénomination. Mais qui

dépassant par conséquent, selon la conception des écrivains de l'Ancien Testament, tout ce que l'homme aurait pu rêver dans les hauteurs des cieux, dans les profondeurs de la terre. D'ailleurs cet enfant ne joue aucun rôle dans les événements actuels. Il se nourrit comme les autres enfants ; tout le mystère est dans son nom. Quand naîtra-t-il ? On dirait qu'il est déjà né. Le prophète a devant ses yeux la Vierge-mère ; il calcule d'après le temps qu'il lui faudra pour grandir l'époque du châtement des ennemis de Juda, plutôt que l'époque de sa délivrance. Mais qui ne sait que les hommes de l'esprit, les voyants, parlaient de ce qu'ils contemplaient comme de faits accomplis ? Ce que Dieu promet est certain ; on peut le tenir pour déjà réalisé... Le prophète ne dit rien de plus. Peut-être ne savait-il rien de plus. La durée échappe le plus souvent à la perspective prophétique : il faudrait une révélation spéciale, et nous voyons qu'elle est souvent refusée. Dix jours avant la Pentecôte, Jésus disait encore à ses Apôtres qu'il ne leur appartenait pas de connaître les temps que le Père s'était réservé de conduire¹¹.

Cependant si le prophète n'est pas tenu de connaître les temps, Dieu ne permet pas que sa parole puisse induire en erreur. Emmanuel, Dieu avec nous – cela veut dire que tout ira bien, dit M. Renan –, n'était pas un signe dont la génération présente pût vérifier l'accomplissement. À l'enfant mystérieux de la Vierge, Isaïe substitue par l'ordre de Dieu un double signe pour les hommes de son temps. Il écrit sur une sorte de tablette, de manière à ce qu'on puisse lire clairement : Bientôt la proie, le pillage avance. Urie le prêtre et Zacharie fils de Jebarachiah seront les témoins choisis par Dieu. De plus il s'unit à la prophétesse, sa femme, et donne au fils qui lui est né, comme nom propre, cette phrase sinistre écrite sur sa tablette : Maher, schalal, Khasch, baz (Bientôt la proie, le pillage avance). Il rend ainsi sensible et présente la date idéale d'Emmanuel : « car avant que l'enfant sache dire mon père et ma mère, on portera la richesse de Damas et la dépouille de Samarie devant le roi d'Assur »¹².

Nous avons ici une preuve très nette que, dans la pensée du prophète, Emmanuel n'est pas nécessairement lié au temps présent. La raison la plus forte d'assigner à l'enfant annoncé au chapitre VII^e, une naissance au temps

pourrait ici songer à une faute quand il s'agit du signe de Dieu le plus étonnant ? Quant à l'étymologie, la racine ne peut être [...], dans le sens qu'indiquait saint Jérôme, de vierge cachée, parce que la comparaison des autres langues sémitiques et l'existence en hébreu d'un mot *èlem*, pour signifier un jeune garçon, est décisive contre cette origine. Il s'agit donc de la racine [...], avec le sens originnaire de grandir, *adolescere*, non pas avec le sens de désirer le mariage qui est un sens dérivé. La comparaison avec le syriaque n'est pas moins décisive sur ce point. Qu'importe d'ailleurs l'étymologie ? *Jungfrau*, en allemand, pourrait se rendre « jeune femme », et signifie « vierge ». *Nubilis* en latin n'est pas *nupta*. Isaïe a employé le seul mot qui peut signifier à la fois la virginité et la jeunesse.

¹¹ Is 8, 4.

¹² Ac 1, 7.

d'Isaïe, c'est qu'on voit naître au chapitre VIII^e un enfant qui symbolise la ruine des ennemis dans le laps de temps annoncé pour Emmanuel. Mais il suffit pour ruiner cette raison de montrer qu'il s'agit de deux enfants différents. Or Emmanuel est certainement, toute la suite le prouve, un fils de David héritier des promesses messianiques, donc il n'est pas le fils d'Isaïe dont tout le rôle se borne à être un symbole de la ruine de Damas et de Samarie. Le fils d'Isaïe est le point de départ réel du délai annoncé, donc le délai marqué par Emmanuel est idéal.

On dirait que le prophète entendait l'objection commune : si Emmanuel n'était pas né, les gens de Jérusalem n'auraient pas eu de signe... Il y a pourvu en leur fournissant un double signe. Emmanuel est le signe de Dieu, et les pages qui suivent montrent qu'Isaïe l'attendait pour un avenir éloigné, laissant à Dieu le soin de choisir son heure. Assurément cette substitution a quelque chose d'étrange ; mais il serait plus étrange encore, si le prophète s'était trompé en annonçant comme prochaine la naissance d'Emmanuel, qu'il eût laissé subsister la phrase malencontreuse. Il faut en prendre son parti : le prophète a en vue deux personnes distinctes ; à peine a-t-il annoncé les malheurs dont la naissance de Maher schalal Khasch baz sera suivie, qu'il s'écrie : « Il couvrira toute la face de la terre, ô Emmanuel ! » Puisqu'il y a deux personnes dont l'un est fils de roi, l'autre fils du prophète, le second donnant par sa naissance le signe que semblait promettre le premier, il faut conclure que le fils du prophète est une figure du fils du roi, destiné à jouer provisoirement son rôle ; donc la naissance du fils de roi n'aura lieu que dans l'avenir. Et si ce jeu symbolique nous étonne, s'il n'est pas dans nos idées, nous ne pouvons refuser de reconnaître qu'Isaïe l'a proposé expressément : « Me voici avec mes enfants que Jahvé m'a donnés pour être des signes et des pronostics en Israël, de la part de Jahvé des armées, qui habite le mont Sion »¹³. L'un d'eux annonce la ruine d'Éphraïm, c'est-à-dire, en somme, d'Israël, avec une sévère correction de Juda ; l'autre présage le retour à Dieu du petit reste. Beaucoup plus glorieuses sont les destinées d'Emmanuel.

Ce nom seul excite dans l'âme du voyant les transports d'une confiance invincible : « Formez des desseins perfides, ô peuples, et vous serez brisés ; écoutez tous, lieux reculés de la terre ; ceignez-vous et vous serez brisés. Formez des plans, et ils seront vains, agitez des projets et ils ne tiendront pas, parce que Dieu est avec nous ! (Emmanuel) »¹⁴. Parfaite contradiction dans la bouche d'Isaïe, qui ne voit autour de lui que des malheurs, s'il n'avait pas en vue quelque chose de plus grand qu'une délivrance prochaine ! Les desseins de Dieu contre lesquels les peuples se

¹³ Is 8, 18.

¹⁴ Is 8,9 et 10.

liguent ne sont pas mieux compris des deux maisons d'Israël, de Juda non plus que d'Ephraïm. Isaïe n'a donc plus d'autre ressource que de s'adresser à quelques disciples fidèles et de mettre un sceau sur sa prophétie jusqu'au jour où elle deviendra claire pour ceux qui seront instruits par Dieu. C'est l'enseignement de Dieu lui-même : « Car voici ce que m'a dit Jahvé : me saisissant d'une main forte, il m'a enseigné à ne pas suivre la voie de ce peuple par ces paroles : "Ne dites pas : c'est un complot, pour tout ce qui fait dire à ce peuple, c'est un complot ! Ne partagez pas leur crainte et leur terreur. C'est Jahvé des armées qu'il faut révéler, c'est lui qui doit être l'objet de votre crainte et de votre terreur. Alors il sera un asile sacré. Mais il sera une pierre d'achoppement, un rocher où l'on trébuche, pour les deux maisons d'Israël, un piège et un filet pour les habitants de Jérusalem. Plusieurs d'entre eux trébucheront, et tomberont, et se briseront, et seront entravés et pris. Ferme le témoignage, scelle l'enseignement pour ceux qui seront instruits par moi". Je demeure donc suspendu à Jahvé qui cache sa face à la maison de Jacob, et j'espère fermement en lui »¹⁵.

Isaïe espère dans cette parole dont le secret est réservé à l'avenir ; autour de lui, c'est toujours le même aveuglement. Comme à toutes les époques troublées, un vague besoin de surnaturel s'empare du peuple. On consulte les devins et les nécromanciens, on interroge les morts sur les destinées des vivants. Ces excès, la foi et la raison du prophète les réprouvent. « Est-ce que le peuple ne s'adressera pas à son Dieu ? Pour les vivants, s'adresser aux morts¹⁶ ! » Israël aura le destin que mérite un pareil endurcissement.

« Il passera dans la terre, tourmenté et affamé, et dans l'excès de sa faim, il s'emportera et maudira son roi et son Dieu. Il se tournera en haut et il regardera vers la terre : partout l'angoisse et les ténèbres, un voile d'oppression, il erre dans l'obscurité¹⁷. »

Pour la troisième fois, Emmanuel paraît, comme l'aurore. Le style haletant, obscur, pénible, image d'une nuit sans étoile, devient radieux.

« Non ! il n'y a plus de ténèbres sur la terre opprimée ; dans les premiers temps il a fait peu de cas de la terre de Zabulon, de la terre de Nephtali, mais dans les derniers temps il a couvert d'honneur la côte du lac, les pays au delà du Jourdain, la Galilée des nations. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, ceux qui habitaient dans le pays

¹⁵ Is 8, 11-17.

¹⁶ Is 8, 19.

¹⁷ Is 8, 21-23.

de l'ombre épaisse, une lumière a lui sur eux¹⁸ ! » Ces affamés se réjouiront comme au temps de la moisson : ces vaincus partageront les dépouilles,

« Car un enfant nous est né,
Un fils nous a été donné ;
La souveraineté est sur son épaule.
On le nommera conseiller-miracle,
Dieu héros, père éternel, prince de paix ;
Pour donner une prospérité sans fin au trône de David ;
Pour l'établir et l'affermir par le droit et la justice,
Dès à présent et à jamais.
La jalousie de Iahvé-Sebatoh fera cela.¹⁹ »

M. Renan, auquel nous empruntons cette élégante traduction, la fait suivre de ce commentaire : « Il s'agit peut-être, dans cette désignation énigmatique, de quelque enfant de la race royale sur lequel les légitimistes du temps fondèrent des espérances ; peut-être aussi est-ce l'image d'un roi idéal, tel qu'un iahvéiste pouvait le rêver, qui vient consoler l'imagination du prophète attristé. »

Il y a du vrai dans les deux peut-être : il s'agit certainement d'un enfant de race royale. Mais qui ne voit que cet enfant sera un roi idéal, du moins dans ce sens qu'il dépassera la mesure des meilleurs rois de la terre ? Son nom sera : Admirable, comme celui d'un être qui surpasse toute conception. Pourquoi, disait l'ange à Manué, me demandes-tu mon nom qui est Admirable ? (Jg 13, 18). Il sera conseiller, formant de lui-même ses desseins sans être obligé de s'entourer des vieillards qui siègent aux portes, desseins qui ne seront pas confondus comme ceux des peuples. Il est le Dieu-Héros, ou le Dieu fort, c'est-à-dire Dieu véritable, puisque Isaïe indique dans les mêmes termes l'objet suprême de la conversion d'Israël, « ils se convertiront, dit-il, au Dieu fort²⁰ ». Père éternel ; toujours Dieu, toujours roi et toujours père ; prince de la paix, parce que sa puissance imposera le respect aux ennemis et maintiendra l'ordre, faisant goûter aux bons les délices du repos. Quel idéal, quel rayonnement de gloire autour de ce berceau, quelle couronne sur le front de la Mère ! quelle démonstration, plus forte que toutes les étymologies, de sa Virginité ! car que peut être le père d'un enfant-Dieu ?

Le prophète s'interrompt. Emmanuel entrevu, car c'est bien lui, tout le monde l'a reconnu sans qu'il soit nommé, Emmanuel disparaît encore une fois sans avoir rien fait, la première partie du livre est terminée. Achaz n'a pas voulu du secours de Dieu, le peuple s'obstine avec lui, ils seront livrés

¹⁸ Is 8, 9 s.

¹⁹ Is 9, 5 à 7. Traduct. De M. Renan, *Hist. Du peuple d'Israël*, II, p. 514.

²⁰ Is 10, 21.

aux conséquences de leur politique imprudente et de leur manque de foi ; Dieu n'en reste pas moins le maître de sauver son peuple, et il le sauvera par un enfant-Dieu, fils de la Vierge : cette pensée consolera les fidèles, qui sont le germe réservé pour l'avenir, tandis que le prophète et ses enfants serviront de signe présent à tout le peuple. Pour eux ils attendent, confiants dans leur Seigneur.

Le prophète avait rempli la première partie de sa mission : il a parlé à des endurcis, à des aveugles, à des sourds : « de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent, et que son cœur ne comprenne, et qu'il se convertisse et que je guérisse ». « Jusqu'à quand ? s'était-il écrié », c'est-à-dire, quel est donc le moment marqué pour le salut que j'aurai vainement annoncé ? On se souvient de la réponse, la nation désolée, réduite au dixième, puis encore éprouvée, comme l'arbre coupé auquel il ne reste plus que le tronc, mais un tronc plein de sève... tels sont les faits que le prophète développe dans la seconde partie du livre d'Emmanuel.

Le prophète Ahia²¹ avait annoncé à Jéroboam que Dieu lui donnait dix tribus, en laissant une à la lignée de David, mais l'unité morale subsistait entre les enfants d'Israël. Le moment approchait où le royaume du Nord allait disparaître : Israël serait donc presque littéralement réduit à la dixième partie de lui-même. C'est ce qu'annonce maintenant Isaïe : pour ceux-là, la ruine est irréparable, il n'y a ni pardon, ni conversion, ni retour. Quatre fois la main de Dieu s'étend pour frapper, et son courroux n'étant pas satisfait, son bras demeure menaçant : il reste encore levé quand la ruine est complète. Isaïe n'a rien écrit d'aussi fort, d'aussi énergique, d'aussi rythmé que ces quatre strophes ; on dirait qu'il frappe sans se lasser : la sentence est irrévocable : « Après tout cela, sa colère n'est pas satisfaite et sa main est encore étendue²². » C'est à la dixième partie seulement qu'est réservé le salut : encore faudra-t-il qu'elle passe par l'épreuve. Dieu se réserve de triompher après cela de l'instrument de ses vengeances, et sa victoire sur l'Assyrien, au moment où il croit mettre la main sur Jérusalem et traiter son Dieu comme les idoles de Samarie, est le type de la victoire de Dieu sur ses ennemis quand il le veut bien.

« En ce jour-là les restes d'Israël, les échappés de la maison de Jacob cesseront de s'appuyer sur celui qui les frappait ; ils s'appuieront sur Jahvé, le saint d'Israël, et lui seront fidèles. Le reste reviendra (Schear Iaschub), le reste de Jacob reviendra au Dieu fort. Quand ton peuple serait, ô Israël, comme le sable de la mer, un reste de lui reviendra. Une consommation est décrétée, qui fera déborder la justice²³. » Quel homme sera chargé par Dieu

²¹ 1 R 11, 31.

²² Is 10, 4.

²³ Is 10, 20.

de cette œuvre de châtement ? Le prophète ne le nomme pas, mais il s'agit de Sennachérib. Isaïe le voit venir de loin du côté du Nord, comme une tempête dévastatrice. Pour peindre en traits plus énergiques l'élan indomptable de sa marche, il le fait passer par des lieux où nulle troupe ne passe. Plus tard il tracera la marche vraie, la marche stratégique : en ce moment il montre l'Assyrien franchissant sans s'arrêter les gorges les plus abruptes de la Palestine : d'un bond il se précipite sur Jérusalem, il succombe au moment où il étend le bras pour la saisir : « Les voilà arrivés à Ayyat, ils ont passé à Migron, ils confient leurs bagages à Mikmas. Ils franchissent le passage : « Nous coucherons à Géba » ; Rama tremble ; Gibéa de Saül est en fuite. Éleve ta voix, fille de Gallim, prends garde, Laïsa, Anyya, Anathot. Madmena a fui, les habitants de Begim se sauvent. Aujourd'hui on campera à Nob. Il agite sa main vers la montagne de la fille de Sion, vers la colline de Jérusalem. Voici que le seigneur Iahvé des armées ébranche le feuillage par un coup violent... il tranche avec le fer dans les taillis de la forêt, et le [cèdre du] Liban tombe sous un [bras] puissant²⁴. »

Qui a donné le coup ? Le Sauveur promis, Emmanuel devenu fort, qui a revêtu la cuirasse et ceint l'épée ? Non ! C'est en effet l'image de l'enfant promis qui paraît soudain après ce grand désastre, mais la fleur est encore sur sa tige, et si nous le voyons ensuite grandir, ses armes ne seront que les armes de l'esprit ; son règne sera plus que jamais le règne d'un roi céleste.

« Un rameau sortira du tronc de Jessé, un rejeton poussera de ses racines. Et l'esprit de Jahvé se reposera sur lui, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de crainte de Jahvé, et il prendra ses complaisances dans la crainte de Jahvé. Il ne jugera point selon ce que verront ses yeux, il ne rendra point ses sentences selon ce qu'entendront ses oreilles, il jugera les faibles avec justice, il rendra ses sentences avec droiture pour les humbles du pays. Il frappera la terre avec la verge de sa bouche, et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. La justice sera la ceinture de ses reins, la fidélité la ceinture de ses flancs. Le loup habitera avec l'agneau, la panthère s'accroupira à côté du chevreau, le veau, le lionceau, le mouton vivront ensemble, et un petit enfant les mènera... Il n'y aura plus ni mal ni corruption sur ma montagne sainte, car la terre sera pleine de la connaissance de Jahvé comme le fond des mers est couvert par les eaux.

²⁴ Is 10, 28 s. Aujourd'hui encore, pour venir de Deir Diwan, près de l'ancienne Hai, à Jérusalem, on vient rejoindre le grand chemin de Naplouse à er-Ram, plutôt que de s'engager dans les gorges de Mouchmas.

En ce jour-là, cette racine de Jessé qui sera dressée comme un étendard pour les peuples, c'est à elle que s'adresseront les nations, et le lieu de son repos sera glorieux²⁵. » Il semble qu'à mesure que cet idéal grandit, il se dérobe aux regards du prophète, dans un lointain plus caché. Le rejeton de Jessé paraît après la ruine de Sennachérib, mais sans y prendre part ; son règne est celui d'un saint, non celui d'un guerrier ; ses ennemis c'est la corruption et le péché ; il remporte son triomphe sur le mal, son œuvre est de répandre la connaissance du Dieu d'Israël, et les nations seront vaincues quand elles viendront le consulter et par conséquent renoncer à leurs erreurs dans sa demeure royale. Nous sommes transportés dans une région plus haute où l'air est plus pur. L'image des assiégeants a disparu, et c'est aussi d'un lointain avenir que le prophète attend la réalisation de son rêve. Il faudra d'abord aller chercher par toute la terre les captifs d'Israël et aussi ceux de Juda, pour refaire une nation nouvelle, après de nouveaux prodiges, rappelant le souvenir de la sortie d'Égypte et le passage de la mer Rouge. « En ce jour-là, Adonaï étendra une seconde fois la main pour acquérir le reste de son peuple, ce qui est resté d'Assur, d'Égypte, de la Thébaidé, de l'Éthiopie, d'Élam, de Sennaar, de Hamat et des îles de la mer. Il élèvera un étendard pour faire signe aux nations, et rassemblera les bannis d'Israël, et réunira les dispersés de Juda des quatre coins de la terre... et il y aura une voie frayée pour le reste de son peuple, qui restera d'Assur, comme il y en eut une pour Israël au jour où il est monté de la terre d'Égypte²⁶. »

À la vue de ces merveilles, le poète éclate en transports d'actions de grâce. Comme les Séraphins avaient exalté trois fois la sainteté de Dieu, il répète trois fois que ce Dieu est un Dieu Sauveur : « Voici mon Dieu sauveur, il est mon salut. – Vous puiserez avec allégresse aux fontaines du salut²⁷. » La cause de toute cette joie, la cause dernière, « c'est qu'il est grand, celui qui est au milieu de toi, le saint d'Israël », le Saint des Séraphins est devenu Emmanuel.

III.- L'accomplissement

Telle est l'analyse du livre et son interprétation : c'est une prophétie ; que dit l'histoire ?

En présence de tout texte, le procédé le plus naturel est de chercher des lumières dans les circonstances du temps. Supposons pour un moment

²⁵ Is 11, 1-9.

²⁶ Is 11, 11 s.

²⁷ Is 12, 2 et 6.

que rien ne nous oblige à attribuer au prophète des lumières surnaturelles. Il a fait allusion aux événements qu'il avait sous les yeux comme à ceux dont il pressentait le prochain accomplissement. Sa pensée aurait pu s'arrêter à son horizon historique. Dans ce concept, Emmanuel serait Ezéchias. Tout semble l'indiquer au premier abord. Il était fils de roi, de la race de David. Il a grandi sous les yeux d'Isaïe : enfant au début du règne d'Achaz, il était arrivé à l'âge d'homme au moment de la grande invasion assyrienne de Sennachérib. Ses voies n'étaient pas celles de son père : pieux, juste, confiant dans le secours de Dieu, il mérite d'être délivré par un éclatant miracle. N'est-ce pas lui que le prophète a dépeint ? Il y a longtemps qu'on a répondu : non, car Ezéchias avait neuf ans au commencement du règne d'Achaz. Cette raison, péremptoire si son fondement était solide, paraîtra peut-être moins forte aujourd'hui ; les chronologistes se trouvent absolument empêchés de faire coïncider les dates de la Bible entre elles et avec les documents assyriens ; plusieurs chiffres sont devenus suspects. Il y a là une énigme non résolue : en attendant, on est peu porté à se fier à des chiffres, que les copistes ont pu altérer. Cependant je ne puis croire qu'Emmanuel d'Isaïe ne soit autre qu'Ezéchias. Ezéchias serait né du moins peu après la première prophétie : il était dès lors inutile de donner le signe de la tablette et du nom de Maher-schalal-Khasch-baz, le fils d'Isaïe. La naissance d'Ezéchias n'était pas par elle-même un événement miraculeux, ni même extraordinaire, à moins que sa mère ne fût demeurée vierge, ce que personne ne suppose. On ne voit pas que sa naissance ait été un sujet de joie pour les tribus de la Galilée, Zabulon et Nephtali. Enfin tout son personnage pâlit quand on le compare au magnifique tableau tracé par le prophète. Même dans sa période héroïque, pendant le siège de Jérusalem, Ezéchias n'est pas le roi qui sauve. Il demande à Dieu sa délivrance, mais il en reçoit deux fois la nouvelle par la bouche d'Isaïe. Ce n'est guère le monarque admirable, le conseiller, encore moins celui qui pénètre le secret des pensées. Dira-t-on qu'il est le Dieu fort ? Isaïe lui notifie de la part de Dieu qu'il va mourir, et quelques instants après, que Dieu prolonge son existence ; il lui reproche sévèrement son abandon avec les ambassadeurs du patriote babylonien Mérodach-Baladan. La comparaison entre l'idéal et l'histoire est dure pour le pauvre Ezéchias, au point de paraître injuste : il n'était pas tenu de monter à la hauteur du Messie. Il s'efface dans cette lumière trop vive.

Dira-t-on qu'Isaïe avait espéré mieux, et que ce n'est pas sa faute si l'homme a manqué au rôle qu'il lui avait tracé ? Mais alors il fallait, comme Beethoven le fit pour Napoléon, le jour où il apprit qu'il confisquait la république à son profit, changer la symphonie triomphale en marche funèbre, et ne pas étaler cette erreur aux yeux de la postérité.

D'ailleurs cette hypothèse possible en elle-même n'est pas d'accord avec les images supra-humaines que nous avons souvent rappelées. Isaïe a rêvé la restauration religieuse de l'humanité par une action immédiate de Dieu incarné dans le fils d'une Vierge. Il a vu ce grand fait, nous le concédons volontiers, à travers les événements de son temps ; il l'a envisagé comme la cause et la raison dernière de tout ce qui se passait dans l'histoire d'Israël ; il a même considéré la délivrance de son peuple, le triomphe du roi de Juda comme une première représentation, comme un premier dessin de la grande scène de la victoire de Dieu sur les puissances du monde, mais il n'a pas dit que Dieu s'en tiendrait là : au contraire, à mesure que les événements se déroulent, l'avenir lui apparaît à la fois plus lointain et plus beau.

Faisons comme le prophète : attendons.

Le peuple israélite attendait, lui aussi. Longtemps il garda dans son cœur cet immense espoir, sans que jamais personne dans sa race s'avisât de dire : L'enfant divin est né. On comprenait que ce n'était pas Ezéchias, quoiqu'il eût eu quelque ressemblance avec le Messie. Le Talmud²⁸ nous dit que Dieu voulait faire d'Ezéchias le Messie et de Sennachérib Gog et Magog ; mais qu'Ezéchias n'en fut pas trouvé digne : c'est l'antique interprétation d'Isaïe, exact dans la différence qu'elle établit du rôle du Messie au rôle d'Ezéchias.

Enfin un évangéliste, un écrivain très simple, montra du doigt le passage du prophète, et osa dire d'un enfant nouveau-né : « Tout cela eut lieu pour accomplir la parole du Seigneur par le prophète : « Voici, la Vierge aura dans son sein et enfantera un fils, et on le nommera Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous²⁹. »

À partir de ce jour, la connaissance de Dieu, du Dieu d'Israël, se répandit dans le monde, et les adorateurs du seul vrai Dieu furent pour l'immense majorité les adorateurs du Dieu fait homme, de l'enfant fils de la Vierge. Ils affirmèrent, dès l'origine, que cet enfant était un descendant de la race de David et fournirent sa généalogie. Il se nomme Jésus et non point Emmanuel, mais il était en réalité Dieu avec nous, et par cela même le Sauveur. Il grandit dans l'obscurité jusqu'au jour où il parut comme une pure lumière aux populations simples et pauvres de la Galilée, annonçant le royaume de Dieu, dans lequel le bonheur est pour les humbles, pour ceux qui souffrent, pour ceux qui pleurent. L'onction de l'esprit répandait tant de grâce sur sa face qu'elle rayonne encore de sainteté et d'innocence, même au milieu des ténèbres dont on cherche à la voiler.

²⁸ Sanhédrin. 94² (Delitzsch).

²⁹ Mt 1, 23.

Dans le monde entier, la Vierge est associée au grand signe que Dieu a donné à la maison de David. C'est la Vierge byzantine, triste et majestueuse, avec une douceur compatissante ; la Vierge espagnole, transfigurée et radieuse ; la Vierge d'Angelico de Fiesole, consumée d'amour, la Vierge de Raphaël, aimable et gracieuse... Chaque peuple, chaque artiste a marqué sur ses traits sa conception de la beauté et de la bonté, et quand l'artiste a échoué, quand il n'a fait qu'une œuvre sans proportions, ni expression, ni couleur, l'âme du peuple a fait le reste, et il n'aime pas moins sa Vierge rustique que les chefs-d'œuvre des Maîtres. Elle a son enfant dans ses bras, comme la fleur repose sur la tige, et s'il y a parmi les hommes de douces joies, les plus intimes et les plus confiantes s'expriment encore par les paroles du prophète : « Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné, la souveraineté est sur son épaule. On le nommera Conseiller, Admirable, Dieu fort, Père éternel, Prince de paix ! » Les âmes tentées d'abandonner le droit et la justice viennent chercher la force auprès de ce berceau : des milliers d'enfants pauvres sont recueillis et traités avec des soins maternels, parce que Jésus a été enfant. Si l'on pêche encore sur la terre, Dieu trouve dans le cœur des saints des compensations dont seul il connaît la valeur, et tous savent dans l'Église catholique que les plus beaux triomphes de l'Enfant, Père éternel, Prince de paix, auront lieu dans le ciel, quand le péché aura disparu de la montagne sainte.

Dès à présent, à ne consulter que les faits, il serait puéril de nier qu'il existe sur la terre un règne de Jésus Christ. Vous ne pouvez nier, sans rejeter l'évidence, qu'il est obéi dans ses commandements, aimé dans sa personne, et que ce règne est un règne idéal de justice et de sainteté. Tels sont les faits. La réalisation accomplit la promesse, mais cette plénitude déborde, à la manière des dons de Dieu. Isaïe a décrit le salut à propos de son temps qui formait devant ses yeux comme le premier plan de la perspective, le salut s'est opéré dans des temps éloignés, la puissance du monde qui menaçait le royaume de Dieu n'était plus Sennachérib, c'était l'empire gréco-romain. Peu importe : Dieu a tenu sa promesse, il a donné le signe qu'il avait offert.

Une comparaison fera mieux comprendre ce qu'il y a là d'inouï. Virgile, lui aussi, a chanté l'âge d'or avec ses vertus et sa félicité, et il l'a fait naître en même temps qu'un enfant. Était-il prophète ? Hélas, l'événement lui a donné tort. Il a pris dans le bruit public, comme il l'avoue lui-même, des espérances disséminées dans l'univers : ce qu'il a fait en propre, outre le charme de ses vers élégants, c'est d'attribuer au fils de Pollion la réalisation de ce rêve. Qui connaît le fils de Pollion autrement que par Virgile ?

Isaïe a parlé de la part de Dieu, sans préciser ce que Dieu voulait tenir secret. Dieu a tenu sa parole. ♦

www.mj-lagrange.org